

Chloé Charpentier

Liturgie des cendres froides

Poèmes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1729-8

© Chloé Charpentier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LITURGIE DES CENDRES FROIDES

*J'ai usé ma haine à servir mon serment,
lui, il a brisé son serment à servir sa
haine.*

Victor Hugo, in *Les Procès-Verbaux
des tables tournantes de Jersey*.

Le chemin que je devais suivre n'est pas encore sous mes pieds. Les cailloux que j'accroche, les fossés où je tombe, ne sont pas les cailloux sur lesquels je devais trébucher, ni les fossés dans lesquels je devais me coucher.

Ma peau est promise à l'abandon, croyez-vous, au souffle des zéphyrus qui arpentent ma carcasse ; mais je vous le dis en vérité, ma peau sera le tapis que l'on déroule le long des berges fraîches à l'aube des mois d'été, ma peau sera la carne que l'on traîne sur les routes sinueuses pour piéger les loups, ma peau sera l'ornière où les voitures s'embourbent.

Oui, et je serai loin, rafraîchie par l'eau des rivières, dévorée par les bêtes sauvages, noyée dans les pluies drues ; mais je vous le dis, je ne serai pas baignée par la salive crachée au visage, je ne serai pas mordue au flanc par les sarcasmes acérés, et je ne serai pas logée dans le borbier des commisérations.

Aux pieds de mes certitudes, où se dessinent les regards acerbes de ma folie, je fais tomber mes os en cascade soudaine.

Ô bras qui se lèvent et broient dans la pénombre ce qu'il me restait de foi !

Tant de fois sur ma peau j'ai aimé le silence, mais aujourd'hui le monde murmure à mon oreille. Les idoles ont fondu leur cire.

J'avance mes pas vers l'informe vérité.

Les chattes s'alanguissent sous les haies de cyprès ;
Elles ronronnent contre les nuques mâles, leur
arrachant de longs soupirs.

Elles se sont arrêtées là, sur le premier passant assombri
par les longues silhouettes des arbres dressés, et ne
partiront qu'à l'heure des cimetières où les emportera
quelque furie tirant les cordes d'une harpe usée.

Les chattes chantent déjà avant que n'aient vibré les
arpèges redoutés ; et leur voix rauque étouffée dans le
cou des hommes balaie l'horizon noir.

A l'heure de leur départ, où se mourra le velours de leur
langue ? De quelle étroite blessure se souviendront les
hommes qui les berçaient sous les laves du ciel ?

Les regards posés au hasard des tiédeurs du jour, ils tenaient leurs paupières ouvertes contre le gré du vent, à sécher la pupille de leur passion, à ne plus savoir qui ils étaient, à ne plus laisser autrui les reconnaître.

Sur le banc inerte d'une pelouse abondamment nouée de soleil, leur marche était silencieuse. Côte à côte, ils avançaient à reculons du temps pour ne pas qu'arrive la tombée du crépuscule –car toujours il se vautre sur les humains avec le fracas d'un capitaine ivre.

De mélodieux bourdonnements laçaient des arabesques à leur rictus et sur l'un et l'autre levaient des breloques de pudeur ; mais plus ils tâtaient sur leur visage l'inaccessible flegme, plus ils chatouillaient l'étroite niaiserie qui bande aux lèvres des arcs en peau molle.

Bientôt, ils coururent aux portes des minutes abandonner leur insoutenable incompréhension, s'arrachant l'un à l'autre des courtoisies dégluties rapidement –ainsi souhaitaient-ils retrouver la nourriture spirituelle du précipice dans lequel ils mourraient d'envie de se jeter.

La brume était tombée comme une âcre odeur d'urine au chevet de mes nuits et je voyais l'opercule de mes mains se déchirer doucement.

Partout où s'ouvrait le firmament et s'appesantissait au creux de mes os son intense vérité, se terrait l'erreur aveuglante de mon amour pour le grand Vide, l'éternelle plaie de mes paumes dont rien ne sort que le mirage d'un destin.

La brume était tombée et j'étais tombée comme elle, entre l'asphalte dur de mon silence et le ciel barré par sa miséricorde. Ramassée sur la grève dont on voit à peine la grisaille. Enroulée dans l'inconsistance de ma foi. A genoux dans la brume de mon existence.

Le murmure des étoiles à la porte de ma chambre s'excite chaque soir comme une quinte de toux jetée dans ma tête concave.

Elles se couchent auprès de moi et brûlent mes draps d'une infatigable langueur ; elles cherchent contre mes reins le tisonnier lunaire ; elles se crispent sur mon ventre ; et elles s'en vont au petit matin, lorsque les linges pendus aux fenêtres sont des rêves incendiaires dévorés par leur venue.

Que n'est-ce mon murmure qui s'engouffre dans leur cœur ? J'irais fouiller leurs entrailles avec la dextérité d'un bec aquilin. J'en extirperais l'épaisse fumée comme elles procèdent chaque soir au bord de ma dépouille.

Malheureux, c'est ton nom que tu caches aujourd'hui derrière ta main, collée à ton front, mouillée par les embruns de ta sueur, ta main collée à tes remords.

Tu voudrais fuir dans la contrée d'un autre monde, où ton pseudonyme pèserait plus lourd que lui, tu voudrais arracher les herbes folles sous tes pas qui s'agitent, qui fuient par ta force, là-bas, mais tu pleures, malheureux, tu pleures...

Tes pieds sont plantés dans ta conscience et impossible d'aller où que ce soit, car toujours demeure la vaste étendue de ton nom, gravé dans le marbre clair de ta peau, entaillé jusqu'au-dessous de ta chair : ton nom, celui que tes parents ont scellé avec la lourde chaîne de ton corps, ton nom, celui à cause duquel tu cours par toutes les terres, ton nom, celui à cause duquel je te reconnâitrai, ton nom, celui à cause duquel tu périras.